

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 42

Artikel: Lè dou conseillers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rapluie n'était pas inventé. J'ai cherché dans mes paperasses et voici ce que j'ai trouvé :

« Jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, — notez ceci, — domina toujours le parasol, c'est-à-dire un meuble destiné à garantir du soleil ; car les personnes qui en faisaient usage ne sortaient jamais à pied que lorsqu'il faisait beau. En temps de pluie, elles demeuraient au logis, ou, si elles sortaient, c'était en chaise ou en carrosse.

Les hommes de qualité ne sortaient guère qu'à cheval, et ils avaient, pour se préserver des intempéries, le chapeau à larges bords et le manteau.

Quant aux bourgeois et aux artisans, s'ils n'avaient pas de manteau, eh bien ! ils étaient mouillés, voilà tout.

D'ailleurs, on sortait incomparablement moins autrefois que de nos jours ; puis, les villes étaient moins grandes ; surpris par la pluie, on avait vite fait de rentrer chez soi. Ajoutons que la plupart des maisons formaient des saillies, véritables auvents, qui servaient d'abri en cas de besoin.

Le parapluie n'apparaît qu'à l'époque où se prépare la transformation profonde d'où va sortir la société moderne, société où presque tout le monde gagne sa vie, travaille, produit de façon ou d'autre, et forcément, quelque temps qu'il fasse, est obligé d'aller à ses affaires ; où la multiplication même des moyens de transport à bon marché est loin de satisfaire à tous les besoins, où le parapluie devient, par conséquent, un objet de première nécessité. »

Ainsi, tandis que le parasol était jadis l'attribut des classes riches et l'emblème de la vieille société, le parapluie est aujourd'hui l'emblème respectable de ce monde nouveau où tous les rangs sont confondus sous une même loi économique et morale.

Il fut un temps où posséder un parapluie était tout au moins un signe d'aisance, et il n'était pas rare d'entendre le vulgaire dire : « Ces gens doivent être parfaitement dans leurs affaires ; la famille possède deux parapluies. » Aujourd'hui, quel progrès !

Trouvez-moi donc une famille bien ordonnée qui n'ait pas, si pauvre qu'elle soit, un parapluie. Ah ! c'est que le parapluie est un emblème, un symbole, il signifie : travail, prévoyance et conservation.

On prix à la lotéri.

La société d'août Trelututu, de pè la Mâodietta, que l'est 'na société de musicarès que djuont de la trompette, avai einvià d'atsetà on bombardon ein mibé, po bin fère zonnà la bàssa ; mà cé tsancro d'instrumeint dévessai cotà 25 picès, et ma fâi 25 picès ne se tràovont pas asse chà qu'on soulon assâiti ; et po se trovà cé ardzeint, l'aviont décidà de fère 'na lotéri, qu'on lài dit assebin onna trombolàie, que faut don atsetà cauquès prix, et on veind dâi beliets 50 centimes, qu'on lè tirè ao soo dein on tsapé. Cilliào beliets ont tsacon on mimero, po savâi à quoui sont, et lo premi beliet qu'on tirè a lo premi prix, lo sécond beliet, lo second prix, et adé dinsé tanquie que n'iaussé pemin de prix, et lè beliets que restont dein lo tsapé, n'ont rein.

Lo premi prix dévessai ètrè on bio parapliodze ein sîa, de 15 francs 25, que fasai rudo einvià à 'na pourra serveinta qu'ein avai ion qu'avai lè baleinès divorcâies et lo corbin trossâ. Mà la pourra drola n'avai pas 50 centima po atsetà on beliet. Adon coumeint l'avai révâ que l'avai z'u cé parapliodze avoué lo mimero noinantè-trâi, lài faille cé beliet coute qui coute, et coumeint le volliavè pas que sâi de de demandâ 50 centimes à quoui que sâi, le tracè la demeindze lo tantou à Inverdon tsi on perruquier que lài avai z'ao z'u offai d'atsetà sè cheveux on dzo que l'étai z'ua queri po 15 centimes de pomarda, po l'abbayi, kâ po onna balla tignasse, l'avai onna balla tignasse. Lo perruquier, lài ein baillè bo et bin onna pice de 5 francs et la serveinta, après avai einfatâ sa teta dépliomâie dein onna bérèta, re-tracè contrè la Mâodietta po atsetà cé mimero 93, que pè bounheu le pu onco trovâ.

La demeindze d'après, que dévessont teri lè beliets ao soo, le va, quand bin l'étai on bocon vergognaosa, kâ le seimbiavè 'na tota vilhie avoué sa teta tote einfonçâie dein sa béguine, et lè dzeins la vouâtivont ; mà l'avai tant einvià dâo parapliodze et l'étai tant sura de l'avai, que le volliavè ètrè quie, et à ti lè mimero qu'on criavè, le vouâtivè son beliet, quand bin lo savai per tieu. Ma fâi, diabe lo pas que saillesse ion dâi premi, et tota penâosa, l'allavè sè reintornâ quand l'out boeilâ : Mimero 93. Adon, tota rovieinta, l'escarbouillè lo mondo po s'avanci po queri son prix, tant l'avai couâte de l'avai ; mà quand le teind la man, crayant d'avai lo parapliodze, on lài baillè..... onna pegnetta.

Lè dou conseillers.

Dou grands conseillers se contrepoinâvont l'autra né rappoo à 'na loi qu'a età votâie dein la derrière séchon dâo Grand Conset, et ion dâi dou desâi que l'étai 'na dieuséri de l'avai votâie.

— Eh bin, lài fâ l'autro, te n'avai qu'à demandâ la parola po dévesâ contrè, tandi que te n'as pas pipâ lo mot. T'es adé à borbottâ ein après, et jamé te n'âovrè la botse dein lè tenâbliès.

— Coumeint ! jamé n'âovro la botse ?

— Ma fâi na ! quand l'as-tou âovrta ?

— Ti lè iadzo que te demandè la parola, que ne su pas fotu de mè rateni de bailli.

LE SECRET DU CAPITAINE

Sept ou huit officiers du 32^e de ligne, réunis au mess de la rue des Lices, à Angers, devisaient joyeusement, en fumant leur cigare, un soir du mois de juin.

— Savez-vous, messieurs, s'écria tout à coup le jeune lieutenant d'Avril, à la physionomie ouverte et fine, savez-vous que le lieutenant Turel se marie ?

— Ce n'est pas possible !

— Mais si, j'en suis certain. On m'a conté tantôt la chose. Il épouse une charmante jeune fille qui lui apporte esprit, dot et beauté.

Il y eut une exclamation presque générale.

— Est-il heureux, ce Turel ! disaient les uns. Il est né coiffé ; tout lui réussit.

— A quand les noces ? demandaient les autres. Il faut espérer que nous serons de la partie.